

# *Paris littéraire*

\*\*\*

## **Rue de l'Alboni**

“Les anciennes propriétés Delessert, quai de Passy, sont fragmentées pour donner lieu à plusieurs opérations, dont celle de l'avenue Frémiet. Mais la première et la plus impressionnante est celle de la rue de l'Alboni, lotissement mené par la société immobilière du Trocadéro et l'architecte Louis Dauvergne entre 1894 et 1899. Des immeubles, “splendeurs soufflées” selon un contemporain, s'étagent sur la pente, leurs angles rehaussés de tours à coupoles. Le passage du métropolitain, qui s'enfonce directement du viaduc de Louis Biette et Jules Formigé dans le souterrain à mi-pente, rend le lieu encore plus étrange. Le lotissement du square Alboni suivra entre 1910 et 1914” (*P. Pinon : Paris, biographie d'une capitale ; Hazan, 1999, p. 226*).

## **Boulevard Arago**

“Je me trouvais un soir, en pleine foire du Lion de Belfort, sur le boulevard Arago (...), bordé dans cette partie-là, de baraques chétives, sordides, qui était le rebut de la foire. Vous savez, ces baraques où l'on vend de la “pâte qui se tire”, verte et rose, de ces baraques où l'on casse des pipes à coup de carabine, où l'on montre une femme poisson, enfin des choses à pleurer d'ennui” (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 86*).

## **Rue d'Aubervilliers**

“Vers le nord, la rue d'Aubervilliers part comme une longue kermesse, pleine de boutiques à en plier. Marchands de pieds de porc, de dentelles sur poids, de casquettes, de fromages, de salades, d'arlequins, d'épinards cuits, de chambres à

air d'occasion qui se chevauchent, s'entre-pénètrent, s'emboîtent, pareils aux éléments d'un Meccano de cauchemar. On y trouve l'oeuf à six sous, le jarret de veau "à profiter", le morceau de brie laissé pour compte par une piqueuse appelée à Charonne un jour de mariage, et, parfois, quelque renard argenté qui n'est plus guère qu'un plumeau, et qui finit à 16 francs par mois une existence commencée sur des épaules très "avenue du Bois" (*L.-P. Fargue : Le piéton de Paris ; Gallimard, 1939 ; Coll. "L'Imaginaire", 1993, p. 20*).

### **Rue de l'Aude**

Une rue à drôles d'odeurs à l'aplomb du réservoir de la Vanne, au-dessus du quartier Montsouris où j'avais mon couvert. On accédait par les escaliers de la rue des Artistes, aérienne et provinciale, flanquée d'atelier d'où sortaient des types qui nous intriguaient fort : coiffés de chapeaux larges et cravatés de lavallières. C'est un des enchantements du XVe, ces venelles suspendues où barbouillent des peintres, ces cours vertes où dorment des statues (*M. Audiard : Le P'tit Cheval de retour ; Julliard, 1975, p. 42*).

### **Pont d'Austerlitz**

Le pont d'Austerlitz est un beau pont. Il se lance au milieu d'un grand espace blanc. Dès qu'il y a un peu de clarté sur Paris, c'est pour le pont d'Austerlitz. Là, il y a toujours du vent, Des odeurs de voyage, des bateaux laborieux, des marchands de riens, des photographes en plein air qui rechargent leurs appareils sous les cottes de leur femme en guise de chambre noire, enfin toutes sortes de distractions pour les yeux. Le pont fait un peu le gros dos, comme s'il était agréablement chatouillé par les tramways et les fardiens qui lui courent sur l'échine. En général, je me plais bien dans les environs du pont d'Austerlitz. C'est un endroit qui n'est pas trop compromis avec mes mauvais souvenirs. Je ne me rappelle pas avoir jamais passé le pont d'Austerlitz en état de honte, ou de colère. Ça compte, des choses comme ça (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 24-25*).

### **Beaumarchais (boulevard)**

Le boulevard Beaumarchais (...) est calme comme les zones militaires. Il est trop près du champ de bataille

Le canon a, par deux fois, rejeté les travailleurs là-bas, du côté des forts où l'on entassait les prisonniers ou que longeaient les vaincus pour s'évader.

Hausmann avait fait reculer le peuple, en jetant dans les rues neuves le jour et la santé qui ne sont pas faits pour les pauvres. C'est à l'extrémité, et même au-delà de la ville, que les ouvriers transportèrent leur vie douloureuse et sombre.

Quant au commerce, il végétait là, trop loin du centre. La veine qui charrie l'argent doit être plus près du cœur.

Aussi, de ce côté n'y a-t-il que la paix et le silence, avec des boutiques ressemblant à celles de province, où l'on vend de la musique ou des curiosités, avec des appartements aménagés pour les rentiers, faits pour les sages (*J. Vallès, Le Tableau de Paris, 1882 ; Berg International Editeurs, 2007, p. 14*).

### **Rue Bague**

La rue Bague est une rue sans renommée, sans légende. Elle croise la rue Plumet que Victor Hugo a rendue immortelle, et la rue Dutot où s'élève l'Institut Pasteur. Elle accoste même la rue Mathurin Régnier dont le nom retient du moins l'amateur de poésie. Mais la rue Bague naît et meurt sans éveiller le moindre écho. De son parrain, le seigneur Bagues, je n'ai jamais rien pu savoir. Je m'étonne que mon père, sensible aux considérations de prestige, n'ait point reculé, dès l'abord, devant cette humilité. Mais quoi ! la maison lui plaisait. Elle était située dans la partie haute, non loin de la rue Falguière ; elle était presque solitaire au milieu des terrains vagues. C'était une maison neuve, construite, dès ce temps-là, comme le sont les immeubles en notre siècle de progrès, c'est-à-dire de matériaux incertains et périssables. Honnêtes pierres de mes ancêtres, loyales briques de mes jeunes ans, êtes-vous à jamais évincées par le ciment, par le staff, par le papier mâché, les matières dites plastiques et toutes ces substances merveilleuses qui veulent, évidemment, être ce qu'elles ne sont pas ? (*G. Duhamel : Inventaire de l'abîme, 1941-1942 ; Paul Hartmann, p. 147*).

### **Centre Beaubourg**

28 juin 1979. - (...) Il y a deux jours, l'après-midi à Beaubourg, lieu d'horreur avec ses gigantesques tuyaux bleu azur et toute cette plomberie qui enguirlande l'extérieur. Du troisième, vue admirable sur Paris (...) (*J. Green, La Lumière du monde, Journal 1978-1981 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 630*).

### **Rue Benjamin-Franklin**

La rue Franklin et une boîteuse qui descend en clopinant vers la rue de Passy. À la hauteur du cimetière, ses maisons jettent la vue par-dessus une aile du Trocadéro et l'on dirait qu'elle se hausse sur la pointe des pieds pour découvrir ce qu'elle a perdu entre le Panthéon et les Invalides. Son regard plonge un moment dans les profondeurs de cave des jardins et des allées où l'ombre rôde en plein midi, puis elle lance au bout de la rue Le Tasse un bref coup d'œil vers la tour Eiffel pour voir si elle est toujours là, et brusquement elle descend plus vite, entre les débits de tabac et les marchands de bric-à-brac, jusqu'au carrefour Delessert qui surveille un neurasthénique bec de gaz, à l'entrée de la rue de Passy (*J. Green, Souvenir de Passy, 1943 ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1973, t. 2, p. 1117*).

### **Rue Berton**

Ces arbres là-bas marquent le jardin de l'ambassade de Turquie et, en dessous de la rue Raynouard, celui de la maison de Balzac, qui paraissent ne contenir ensemble qu'une seule masse de verdure. Entre les deux cependant se faufile la rue Berton. Son nom et sa position la protègent : on ne la remarque pas trop. On y découvre une borne *posée en 1731 pour indiquer les limites des seigneuries d'Auteuil et de Passy*, et une sorte de mât totémique peinturluré qui pointe derrière un mur. Mais on néglige cette bizarrerie. On regarde, et l'on n'ose plus bouger, cette rue où s'est enfoui le cœur ingénu de l'Île-de-France. On voudrait qu'elle ne mène nulle part. Il y a au bout, comme un lavoir, une petite porte bleue (*J. Réda, Les Ruines de Paris ; Gallimard, 1977 ; rééd. Poésie-Gallimard 1993, p. 99*).



### **rue Bonaparte**

La rue des Petits Augustins s'appelle aujourd'hui rue Bonaparte. Au temps qu'elle était au bout du monde, j'avais vu que, de ce côté, les bord de l'abîme étaient gardés par un sanglier monstrueux et par quatre géants de pierre, assis en longue robe, un livre à la main, dans un pavillon, sur une grande cuve pleine d'eau, au milieu d'une plaine bordée d'arbres, près d'une immense église. Vous ne comprenez pas ? vous ne savez plus ce que je veux dire ?... Hélas ! après une vie d'opprobre, le pauvre sanglier de la maison Bailli est mort depuis longtemps. Les générations nouvelles ne l'ont point vu subir, captif, les outrages des écoliers. Elle ne l'ont point vu couché, l'oeil à demi clos, dans une résignation douloureuse. À l'angle de la rue Bonaparte, où il était logé dans une remise peinte en jaune et ornée de fresques représentant des voitures de déménagement attelées de percherons gris pommelé, s'élève maintenant une maison à cinq étages. Et quand je passe devant la fontaine de la place Saint-Sulpice, les quatre géants de pierre ne m'inspirent plus de terreur

mystérieuse. Je sais, comme tout le monde, leur nom, leur génie et leur histoire : ils s'appellent Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon (*A. France, Pierre Nozière, 1899 ; in Oeuvres, Ed. Kindle, empl. 60956-60965*).

### **Rue Blanche**

Allons à la promenade avec nos grand-mères, au temps où elles étaient petites filles. Voici la Chaussée-d'Antin élégante, ses hôtels et ses jardins ; Mirabeau y habitait hier, Delphine de Nucingen y habitera demain, y recevra Rastignac et Marsay. Au-delà, le terrain s'élève vers Clichy ; quelques guinguette terminent la ville, les faubourgs ; là, c'est aujourd'hui notre rue de Clichy, et l'autre la rue Blanche. La pente qu'elle suit est douce, mais sur sa droite, le sol se dresse, les pentes deviennent raides ; les yeux levés, on aperçoit un coteau verdoyant, et en l'air, dans les nuages, la butte et ses moulins actifs qui chaque jour tournent pour Paris la farine de son pain (*D. Halévy : Pays parisiens, 1932 ; Grasset, 2000, p. 73-74*).

### **Boulevard Bonne-Nouvelle**

On peut être sûr (...) de me rencontrer, dans Paris, de ne pas passer plus de trois jours sans me voir aller et venir, vers la fin de l'après-midi, boulevard Bonne-Nouvelle entre l'imprimerie du *Matin* et le boulevard de Strasbourg. Je ne sais pourquoi c'est là, en effet, que mes pas me portent, que je me rend presque toujours son but déterminé, sans rien de décidant que cette donnée obscure, à savoir que c'est là que se passera *cela* (?). Je ne vois guère, sur ce rapide parcours, ce qui pourrait, même à mon insu, constituer pour moi un pôle d'attraction, ni dans l'espace ni dans le temps. Non : pas même la très belle et très inutile porte Saint-Denis (*A. Breton : Nadja ; Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 37-38*).

### **Bois de Boulogne**

Plein d'une force nouvelle, j'avais hâte de me promener dans le bois de Boulogne. J'y entrai par Auteuil, qui était encore à cette époque un village et dont les jolies maisons gardaient, sous l'ombre mouvante du feuillage, des souvenirs illustres et charmants qu'en ce temps-là je n'étais pas en état de goûter.

Ses maisons commençaient à tomber sous la pioche du démolisseur, et sur les jardins rasés s'élevaient de hautes bâtisses. Le bois de Boulogne aussi se transformait. Gâté par des perspectives et des cascades, il avait perdu son naturel et sa fraîcheur. L'on ne trouvait plus sous son ombre l'horreur sacrée. La profondeur des bois m'inspirait dès ma plus tendre enfance un plaisir mélancolique. Toutefois la

vérité m'oblige à dire que, m'étant enfoncé dans les fourrés où la lumière tombait à travers la feuillée en disques d'or, je m'éloignai à la hâte de peur des rôdeurs qui troublaient ma solitude. Je ne ralentis mes pas que sur une pelouse où, près de la Muette, des enfants jouaient sur l'herbe, tandis que les mères, les grandes sœurs et les nourrices enrubannées se tenaient à l'ombre des marronniers sur des bancs, des chaises ou des pliants (*A. France, La Vie en fleur ; O.C. Ed. Kindle, empl. 128252*).

11 février 1969. - Promenade au Pré-Catelan par un froid assez vif. Que tout paraissait beau dans ce jardin suranné... Le lacis des longues allées, le silence, les arbres, tout ce coin du bois encore préservé, mais dans quelques années, que restera-t-il du bois ? On le transperce de route, on le tue (*J. Green, Ce qui reste de jour, Journal 1966-1972 ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1977, t. 5, p. 505*).

### **Rue Bourgeois**

Par la rue Bourgeois - et quel fut donc ce Bourgeois ? Thomas ? Francis ? Léon ? Arthur ? nous en avons à la douzaine dans le Panthéon de seconde zone - par la rue Bourgeois, dis-je pourtant, je suis retourné jusqu'au pont du chemin de fer pour, comme autrefois, contempler les verrières de la gare et les voies, aujourd'hui désertes, et les rails qui, bientôt, vont se rouiller (*G. Duhamel, Inventaire de l'abîme ; Paul Hartmann, 1944, p. 14*).

### **Avenue de Breteuil**

22 août 1978. - (...) Après dîner, promenade avec Eric dans l'avenue de Breteuil dont les grands platanes se rejoignent et forment une voûte sous un ciel couleur pêche. Presque personne n'est là et Paris est à nous. L'âge n'y fait rien : je goûte la douceur de l'air et retrouve un peu de la joie de mes vingt ans (*J. Green, La Lumière du monde, Journal 1978-1981 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 534*).

### **Rue du Cardinal-Lemoine**

La rue du Cardinal-Lemoine m'est favorable à la descente. Elle se précipite vers le fleuve, les bras ouverts. Elle m'entraîne, comme un désir qui veut être assouvi. Elle est allègre comme une débauche de forces accumulées (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 171*).

### **Rue du Château**

Vers le bout de la rue du Château, s'élevait, salubre, austère, l'encens des trains et des machines. La rue, en ce temps lointain, était interrompue par un passage à niveau. Les charroyeurs et les cochers s'arrêtaient en jurant devant les barrières que la manœuvre des convois tenait longuement fermées. Plus heureux, les piétons pouvaient, pour gagner la rue du Cotentin et les spacieux déserts du boulevard de Vaugirard, emprunter une passerelle gracile qui sautait d'un bon de chèvre par-dessus des voies ferrées.

J'aimais de m'arrêter au milieu de la passerelle. On apercevait, d'un côté, l'espèce de canal fumeux qui fuyait vers des campagnes, des villes, des provinces en vacances. De l'autre côté, le regard atteignait tout de suite les nefs embrumées de la gare, trous d'ombre, terriers à wagons. À droite, à gauche, on découvrait les ateliers, les butoirs, les cabinets des aiguilleurs, les rotondes comparables, selon le moment et le jour, tantôt à des temples charbonneux où des ouvriers adoraient les locomotives divine, tantôt à des écuries dont on tirait, d'heure en heure, un cheval d'acier, luisant, piaffant, prêt à la course.

Parfois, comme nous rêvions là, le monde tremblait et tout à coup. Un long train, serpent fabuleux, nous filait entre les jambes. Sa fumée noire, à l'instant, nous isolait, comme les dieux de l'orage, dans de sulfureuses ténèbres (*G. Duhamel, Le Notaire du Havre in : Chronique des Pasquier ; Mercure de France, 1933 ; rééd. Omnibus, 1999, p. 52*).

Le quartier était triste, prolétarien et peu salubre ; il renfermait quelques vestiges de campagne plus inquiétants qu'agrestes. Édifié à la limite des anciens villages de Montrouge et de Vaugirard il avait pris, par dérision sans doute, le nom de Plaisance, car ses rues étaient obscures et resserrées, et il recelait pas mal d'impasses, de ruelles sales et d'hôtels borgnes. À quelques pas de la maison, la rue du Château enjambait le chemin de fer de l'Ouest à l'aide d'un pont sinistre débouchant sur le boulevard Pasteur, dans un décor de crime.

Au bout de la rue Bourgeois, la rue du Moulin-de-Beurre, bordée de pavillons décrépits entourés de jardins minables, joignait en oblique l'affligeante rue Vercingétorix à la désolante rue Vandamme. La rue du Château était le point de passage obligé, en caravane, de voitures de laitiers, à traction animale, bringuebalant d'énormes pots vides sur les pavés très inégaux. Les caravanes venaient de l'avenue du Maine et allaient à la gare des marchandises de l'Ouest, de l'autre côté du pont. Leur tintamarre indiquait l'approche de l'aube ou le passage du premier métro (*A. Thirion ; Révolutionnaires sans révolution ; Le Pré aux Clercs, 1988, p. 98*).

### **Claude Tillier (rue)**



J'aperçois notre famille installée dans une petite pharmacie du passage Tocanier. Tel était le nom d'une ruelle médiocrement aérée dont tout le parcours était compris entre le boulevard Diderot et le faubourg Saint-Antoine. Mon père, très sensible aux mots, ne s'était pas résolu sans peine à transporter les pierres de son foyer dans "un passage" - ce qui lui semblait manquer, malgré tout, de grandeur - et dans un malheureux passage affligé, par surcroît, d'un nom propre qui sonnait mal. Dès cette époque, et malgré mon extrême jeunesse, je compris que cette station serait de courte durée, que mon père n'accepterait pas, lui qui, d'ailleurs, ne restait jamais longtemps où que ce fût, de s'éterniser dans un séjour dont le nom seul lui inspirait du malaise et du dégoût. Je dois dire que, par la suite, c'est-à-dire après notre départ de ce lieu obscur, le passage Tocanier fut débaptisé et reçut, avec le nom de Claude Tillier, la dignité de rue. Mon père en éprouva, par un curieux effet de rétroactivité, un soulagement considérable et qu'il nous fit partager à tous, petits et grands. Il disait : "Rue Claude Tillier, c'est parfait ! D'ailleurs, ce Claude Tillier était un excellent écrivain. Mes enfants, nous avons habité rue Claude Tillier. Et maintenant, n'en parlons plus." (*G. Duhamel, Inventaire de l'abîme ; Paul Hartmann, 1944, p. 57*).

### **Costa-Rica (place)**



Et l'on est affermi dans cette impression d'un écart et d'une altitude, place de Costa Rica, lorsque entre deux massives tours d'angle à demi Philippe-Auguste, à demi Félix Potin, la rue de l'Alboni qui se syncope ouvre une telle échappée que (de l'autre côté d'une sorte de zone neutre tenue par le viaduc) la station Bir-Hakeim signale le premier poste d'un territoire à peine imaginable, chinois. Ici donc, c'est Kowloon, Macao, dans une dégringolade de marches sur le square aux essences vernies, les détails d'architecture baroques ou victoriens, la plateforme à haute grille qui domine le toit du métro (*J. Réda, Les Ruines de Paris ; Gallimard, 1977 ; rééd. Poésie-Gallimard 1993, p. 98*).

### Place Dauphine

Située dans le quartier le plus fréquenté de Paris, cette place avait [en 1793] perdu depuis près d'un siècle sa belle ordonnance : les hôtels construits sur trois faces, au temps de Henri IV, uniformément en briques rouges avec chaînes de pierres blanches, pour des magistrats magnifiques, maintenant, ayant échangé leurs nobles toits d'ardoise contre deux ou trois misérables étages en plâtras, ou même rasés jusqu'à terre et remplacés sans honneur par des maisons mal blanchies à la chaux, n'offraient plus que des façades irrégulières, pauvres, sales, percées de fenêtrage inégales, étroites, innombrables, qu'égayaient des pots de fleurs, des cages d'oiseaux et des linges qui séchaient. Là, logeait une multitude d'artisans, bijoutiers, ciseleurs, horlogers, opticiens, imprimeurs, lingères, modistes, blanchisseuses, et quelques vieux hommes de loi qui n'avaient point été emportés dans la tourmente avec la justice royale (A. France, *Les dieux ont soif* ; Calmann-Lévy ; *Le Livre de poche*, 1964, p. 7).

15, place Dauphine, 75001



“Logement parisien du couple Yves Montand-Simone Signoret depuis leur union (1951) jusqu'au décès de la comédienne (1985). Au départ il s'agissait d'une petite librairie qu'ils transformèrent en duplex avec salon au rez-de-chaussée et chambres à l'étage. Au lieu de supprimer la vitrine, ils l'utilisèrent en une large fenêtre qui amena de la lumière dans la pièce principale. Des barreaux de fenêtre constituèrent le tribut que le couple dut payer à la célébrité.

Pour Yves et Simone, la place Dauphine constituait une sorte de village oublié dans l'appétit de béton de Paris. Dans son livre *Adieu Volodia*, Signoret l'évoqua en la qualifiant de “plus paisible des placettes provinciales” et rappela que Jean de La Fontaine y vécut. En dépit de l'exiguïté des lieux, Signoret tenait énormément à cet appartement et jamais ne songea à en déménager. En 1985, quelques jours avant sa mort, elle signa une pétition destinée à empêcher le lancement de travaux de “rénovation” qui, à ses yeux, auraient eu pour effet de défigurer la place Dauphine...” (V. Perez, P. Durant : *Le Paris du cinéma ; Favre, 2011, p. 16*).

### **Denfert-Rochereau (avenue)**

C'est le quartier des bonnes soeurs. À l'époque où j'étais gosse, la nuit ici, aucune bonne femme seule ne voulait monter cette avenue. On se faisait plus ou moins violer ou assassiner, c'était vraiment le désert (M. Audiard, L'Invité du Dimanche, 15 février 1970, cité in : P. Lombard: *Le Paris de Michel Audiard ; Parigramme, 2017, p. 16*).

### **Diderot (Boulevard)**

Le boulevard Diderot est spacieux, tranquille et vaste au sens ancien du mot, c'est-à-dire vide. Ses larges trottoirs sonnent clair, même sous les pas d'un très petit enfant. Dans toutes les directions, de nobles perspectives de pierre prennent une fuite harmonieuse. Les maisons, à l'angle des rues, font penser à l'étrave d'un navire qui fend la mer des granits et des bitumes. Toutes ces masses en équilibre proclament silencieusement le génie de l'homme... (G. Duhamel, *Inventaire de l'abîme ; Paul Hartmann, 1944, p. 48*).

### **Ernest Renan (rue)**

/Fernand Lafaysse/ habitait la rue bourgeoise dédiée à Ernest Renan, Ernest Renan, qui était mort quelques années plus tôt, commençait alors de disputer à Edgar Quinet, à Michelet, à Ledru-Rollin et à plusieurs autres cette gloire particulière

que les municipalités accordent sous leur bon plaisir. Il n'était pas une banlieue qui n'eût son avenue Renan. Quelle victoire pour les belles lettres ! (G. Duhamel : *Inventaire de l'abîme, 1941-1942* ; Paul Hartmann, p. 149).

### **Rue du Faubourg Saint-Antoine**

Et j'eus accès dans les faubourgs. Le Faubourg Antoine d'abord ; si je disais Saint-Antoine, je fauterais, car la tradition locale et populaire, fixée dans le langage, refuse le patronage du Saint. Dans cette longue et large voie sinueuse, cette antique route qui mène vers Vincennes, vers son château royal et ses bois, habite un peuple d'artisans, menuisiers, tapissiers, ébénistes, passionnément attachés, depuis plus de cent-cinquante ans, à fabriquer de beaux meubles et à cultiver l'idée révolutionnaire, (l'Idée, prononcent-ils sans plus, et il suffit d'un mot), à chercher la science et la justice, disons d'un seul mouvement la Science de la Justice, cette alchimie sociale qui produira dans la Cité l'or d'une humanité heureuse (D. Halévy : *Pays parisiens, 1932* ; Grasset, coll. *Les Cahiers rouges, rééd. 2000, p. 171*).

### **Rue des Fossés-Saint-Jacques**

...La rue des Fossés-Saint-Jacques, plus douce qu'un baume au coeur irrité... (G. Duhamel, *Deux hommes* ; *Mercurie de France, 1963* ; Rééd. *Livre de Poche, 1970, p. 96*).

10, rue des Fossés-Saint-Jacques, 75005



### **Rue de la Gaîté**

C'est une des artères les plus importantes du quartier. Là, entre l'âge de 12 et 18 ans, j'y ai traîné mes lattes un peu tous les soirs. D'abord, il y avait Bobino, qui était un centre d'attraction, et puis à côté, un petit musette, qui s'appelle le Moulin de la Gaîté (M. Audiard, L'Invité du Dimanche, 15 février 1970, cité in : *P. Lombard: Le Paris de Michel Audiard ; Parigramme, 2017, p. 18*).

### **Gît-le-Coeur (rue)**

La rue Gît-le-Cœur sent l'eau croupie et le vin. La Seine coule près de ses bâtisses humides. Les enfants que l'on croise ont des litres à la main. Les passants marchent sur la chaussée : il n'y a pas de voitures à craindre.

Par-ci par-là, une de ces boutiques désertes qui ferment tard, vendent des légumes cuits, des purées vertes et des pommes de terre qui fument dans un bassin de zinc (*E. Bove ; Mes Amis ; Rééd. Flammarion, coll. Mille&une pages, 1998, p. 52*).

### **Rue Guy de la Brosse**

Cette rue Guy-de-la-Brosse, qui va de la rue de Jussieu à la rue de Linné, fait partie d'une véritable petite province bornée par le jardin des Plantes, l'hôpital de la Pitié, l'entrepôt des vins et les premières rampes de la montagne-Sainte-Genève. C'est dire qu'elle permet ces familières inquisitions du coup d'œil, impossibles dans les grands quartiers de la ville où le va-et-vient de l'existence renouvelle sans cesse le flot des voitures et des passants. Ici ne demeurent que de petits rentiers, de modestes professeurs, des employés au Muséum, des étudiants désireux d'étudier, de tout jeunes gens de lettres qui redoutent autour de leur solitude les tentations du pays Latin. Les boutiques sont achalandées par leur clientèle, fixe comme celle d'un faubourg. Le Boulanger, Le Boucher, l'Épicier, la Blanchisseuse, le Pharmacien, - tous ces noms sont prononcés au singulier par les domestiques qui vont aux emplettes. Il n'y a guère place pour une concurrence dans ce carré de maisons que dessert la ligne des omnibus de la Glacière et qu'orne une fontaine capricieusement chargée d'images et d'animaux, en l'honneur du Jardin des Plantes (*P. Bourget : Le Disciple ; Nelson Editeurs, p. 14*).

### **Les Halles**

La destruction des îlots que la municipalité appelle insalubres et qui ressemblent à des dessins du Père Hugo, les franchises percées modernes, les bienfaits de l'eau courante et du nettoyage automatique, les besoins irritants d'une époque qui vivait dans l'esprit du frigidaire, de l'éclairage au néon et des perspectives géométriques ont rendu presque propre le vieux Ventre de Paris. Cela se fait peu à peu, insensiblement. Le vieux Parisien ne voulait pas y croire : les Halles seraient toujours les Halles, pensait-il, un endroit unique, extraordinaire, en France et dans le monde, ce "royaume de la tripe" dont parle Zola, ce royaume étrange où les bruits, les cris, l'odeur entêtante du sang et des plasmatures nourricières se mêlaient souvent à celle de l'amour ivre et quelquefois aussi du meurtre. Moderne cour des Miracles, où toutes les classes se confondaient dans un court moment de la nuit : le travailleur des champs, Le boucher, le marlou, la cocotte, le gandin, d'authentiques gens du monde. Le vieux Parisien a dû déchanter : Les Halles ont changé. Celles d'aujourd'hui ne sont plus celles d'il y a 40 ans, et d'autant moins depuis la guerre... Pourtant, en se promenant encore de nos jours, que de souvenirs surgissent : un passage sombre, une vieille maison oubliée par l'homme à la pioche, une magnifique porte Louis XIII - il y en a encore beaucoup, celles qu'on trouve à la rue Quincampoix, par exemple - une enseigne d'estaminet, un chromo pendu à un mur agacent l'imagination, et tout le passé revit, un passé si lointain, mais dont les couleurs chaudes n'ont pu s'effacer tout à fait cependant... (L.-P. Fargue, *Refuges* ; Gallimard, coll. *l'Imaginaire*, 1998, p. 35-36).

### **Pont d'léna**

Jamais je ne traverse le pont d'léna sans m'accouder un instant au parapet. Était-ce ici ou plus loin ? Il me semble que c'était à peu près au milieu du pont, en regardant vers Saint-Cloud. Mon cousin me prenait sous les bras et me juchait d'un coup sur le rebord de pierre. Debout et la respiration coupée par le froid, je fermais les yeux et crispais les doigts. Alors la voix de Claude m'arrivait, un peu plus brève qu'à l'ordinaire : "Tu regardes ? Tu vois l'île aux Cygnes ? et Grenelle ?" Le vent emportait ma réponse quand il ne me contraignait pas d'avalier mes paroles. J'avais peur. Je sentais les mains de mon cousin trembler, autour de mes chevilles qu'elles serraient trop fort.

Un léger vertige me saisissait lorsque j'ouvrais les yeux. Le ciel au-dessus de ma tête se mouvait de droite à gauche, et les platanes géants qui bordent le fleuve s'inclinaient, palpitants, et se redressaient dans le soleil. La Seine roulait majestueusement ses flots sales. Le long du port, des promeneurs indifférents à mon angoisse s'arrêtaient pour regarder l'eau et reprenaient leur marche en traînant les pieds. Un tas de sable ou de brique les cachait un moment, puis ils repartaient, mais ils semblaient si petits que mon cœur se contractait et que j'étais obligé de



détourner la vue. Mon regard chavirait dans une sorte d'ivresse et je ne voyais plus rien, ni l'île aux Cygnes, ni Grenelle, ni les vagabonds sur le port, mais seulement, perdue dans le ciel qu'elle emplissait de ses rayons, la blanche nudité des statues qui dominent le fleuve (J. Green : *L'autre sommeil* ; 1971, Coll. *L'Imaginaire*, Gallimard, 1989, p. 9-10).



### Rue Jean-Bologne

Si la fantaisie me prend d'aller, comme autrefois, porter des livres à mon relieur, à mon brave Desnaux qui n'habite pas loin de la rue Raynouard, j'hésite entre la rue de l'Annonciation et la rue Jean-Bologne, et presque toujours je choisis cette dernière à cause de son chantier à charbon dont la beauté inhumaine a le charme horrifiant d'un paysage lunaire. Je veux regarder les pyramides noires aux flancs éclaboussés d'argent, et les stères de bûches à l'architecture babylonienne ; il m'est agréable de respirer là l'odeur immémoriale du bois, de l'antracite et du coke, et quittant l'entrepôt où j'ai promené des rêves de somnambule, de me retrouver dans la petite rue que termine une église de village (J. Green, *Souvenir de Passy*, 1943 ; O.C., *Biblioth. de la Pléiade*, 1973, t. 2, p. 1117-1118).

### Rue Laferrière

“Le passage Laferrière est devenu la rue Laferrière et les deux grilles qui le fermaient à ses deux extrémités, rue Notre-Dame de Lorette et rue Bréda, ont disparu ; mais à part cela, tout cet endroit est encore, comme alors, silencieux et féminin” (*P. Léautaud, Le Petit Ami, 1903 ; Mercure de France, 1987, p. 54*).

### Rue Léopold-Robert

“Demandez (...) aux habitants de la rue Léopold-Robert, où l'on aperçoit précisément aujourd'hui sur son socle le menhir du Balzac de Rodin, ce que signifient ces deux prénoms. Il n'y en a pas tant qui sauront vous dire qui était le peintre dont le fantôme rôde encore dans les limbes de l'énigme. Ne s'était-il pas avisé, au cours d'un voyage à Florence, de concevoir pour la princesse Charlotte Bonaparte une passion à tel point dépourvue d'espoir qu'il fut trouvé mort à Venise, un beau matin de 1835, et bien visiblement dans une position qui ne permettait pas de ne point conclure au suicide ? Ses *Moissonneurs* sont toujours au Louvre, où nous irons quelques jours les revoir, si le temps ne s'y oppose pas” (*L.-P. Fargue, Refuges ; Gallimard, coll. l'Imaginaire, 1998, p. 48-49*).

### Lhomond (Rue)

Le grand jardin pittoresque, presque terrain vague, rue Lhomond, dans lequel habitait autrefois le dessinateur anarchiste Grandjouan, que j'y ai visité remplacé par une hideuse école communale de garçons. J'ai dû me sauver devant le vacarme de la récréation.

La rue Lhomond est bien gâtée aussi par un affreuse hôpital Curie, et je ne sais quel agrandissement de l'École normale mais le vieux collège des Postes est toujours à sa place.

Si vous allez un jour faire le tour que je viens de faire, arrivez place de l'Estrapade, où habita Diderot, et faites la rue Lhomond dans tout son parcours. En prenant la rue Amyot où on a reconstruit et plus haut, la maison d'angle, d'un seul étage, alors hôtel, où j'ai habité une chambre avec deux fenêtres, et où il y a un petit pavillon charmant, la rue des Irlandais, la rue du Pot-de-Fer. Au bas de la rue Lhomond, un passage sordide, mais le sordide a quelquefois son attrait, qui conduit à la rue Mouffetard. Celle-ci devenue sans intérêt (*P. Léautaud, Lettre à André Billy, 8 avril 1944 ; Correspondance, Ed. 10-18, 2001, p. 1010*).

Salavin (...) gagna la rue Lhomond, où le silence est, la nuit, celui des caveaux (*G. Duhamel, Deux hommes ; Mercure de France, 1963 ; Rééd. Livre de Poche, 1970, p. 96*).

27, rue Lhomond ; Hôtel de Luteaux

Domicile d'Albert Laprade jusqu'à sa mort en 1978.

En 1731, Étienne Le Méneestrel de Hauguel, marquis de Luteaux, achète une maison rue des Postes. C'est lui qui fait réaménager les bâtiments et construire la façade sur le jardin, peut-être par l'architecte du roi Pierre de Vigny, un des meilleurs artistes de l'époque (...). A la Révolution, l'hôtel est revendu par les domaines et abrite de 1845 à 1906 les sœur de l'Immaculée-Conception de Castres, puis une pension à partir de 1907.

Condamné par l'alignement de la rue, l'ensemble est sauvé dans les années 30 par l'architecte Albert Laprade qui le restaure ; il y a vécu jusqu'à sa mort, en mai 1978. Auteur des célèbres *Croquis* des rues de Paris, Laprade a été l'un des premiers défenseurs des quartiers historiques. Ancien collaborateur du Maréchal Lyautey au Maroc, il a construit, entre autres, le musée des arts africains et océaniques de la Porte Dorée (*A. Gady : La Montagne Sainte-Geneviève et le Quartier latin ; Hoëbeke, 1998, p. 246*).

### **Luxembourg (Jardin du)**

Trois évocations calmes, crépusculaires, contemplatives du jardin du Luxembourg ... Le texte de Gide se rapporte à ses années d'enfance, soit vers 1875-1880, ceux de Léautaud et de Bourget datent des toutes premières années du XXe siècle. Le jardin était-il est vrai à ces époques aussi fréquenté qu'aujourd'hui. Mais Léautaud et Gide s'y attardent à l'heure de la fermeture, qu'annonçait un tambour, et Bourget se plaît à dépeindre, en une prose un peu languissante, sa partie la plus discrète et qui d'ailleurs de nos jours l'est restée : "à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Auguste Comte". Chez tous trois, donc, une enclave de tranquillité hors du temps dans une ville que commençaient déjà à troubler les téléphones et les automobiles. Encore Gide rappelle-t-il que s'exerçait dans les allées l'activité des "loueurs de vélocipèdes".

4 mai 1902.

*Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille.*

*Tu réclamaïs le soir, il descend, le voici :*

.....

*... Vois se pencher les défuntées années*

*Sur les balcons du ciel, en robes surannées,  
Surgir du fond des eaux le regret souriant...*

Quel admirable paysage, ces vers !

Je me le disais ce soir, assis sur un banc, dans le Luxembourg, vers huit heures. Le crépuscule donnait à tous les jardins une profondeur infinie et une vapeur légère flottait. J'étais sur la terrasse, non loin de la porte des serres. Dans la partie basse du jardin, le jet d'eau montait et redescendait presque sans bruit. Bientôt le tambour commença à battre. On allait fermer. Je songeais que j'avais devant moi un beau paysage baudelairien (...). Arrivé dans la grande allée qui fait face au Sénat et par laquelle on va aux petits Luxembours, je me retournai. Le jet d'eau qui montait toujours mettait une grande colonne de cristal mat sur le gris des pierres du palais. Et un jeune homme, debout, dessinait au crayon, sur un album, ce paysage crépusculaire (*P. Léautaud, Journal littéraire 1893-1940 ; Mercure de France, 1986, p. 42*).

L'allée du jardin du Luxembourg, où Jean Monneron se tenait aux aguets, était située dans la partie de ce vaste enclos qui a le plus changé depuis ces dernières années, à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Auguste Comte. Le groupe des constructions toutes récentes où sont installés le lycée Montaigne, l'Ecole coloniale et celle de pharmacie a complètement modifié et banalisé le pittoresque aspect de ce coin de Paris, que la disparition de la Pépinière avait bien altéré, dès la fin de l'Empire. Mais, tout rétréci qu'il puisse être, et malgré la vulgarité des bâtiments neufs dont nos architectes l'enserrent, le vieux jardin primitivement dessiné par De Brosse n'en garde pas moins, même dans ses morceaux les plus défigurés, je ne sais quel charme italien. On dirait que la nostalgie de la Toscane, qui décida Marie de Médicis à sa création, flotte autour de ces bassins, de ces terrasses et de ces marbres. C'est l'endroit de Paris où vous aurez encore quelque chance, par cet âge de téléphones et d'automobiles, quand personne n'a plus le temps de rien, de rencontrer un amoureux en train de rêver indéfiniment, et cette occupation peu moderne semble naturelle sous ces larges platanes, à quelques pas de cette façade en bossages où l'exilée de Florence voulut retrouver un souvenir du palais Pitti. Les bustes blanc des poètes, qu'une gracieuse fantaisie édilitaire a placé de-ci de-là dans les massifs, protègent d'un sourire indulgent les paresseuses sentimentales des promeneurs, étudiants pour la plupart, qui perdent ainsi en folle songeries les heures promises à un pressant et trop aride travail (*P. Bourget : L'Etape ; Plon, 1903, p. 1-2*).

J'aimais sortir avec mon père ; et, comme il s'occupait de moi rarement, le peu que je faisais avec lui gardait un aspect insolite, grave et quelque peu mystérieux qui m'enchantait (...).

Nous remontions la rue de Tournon puis traversions le Luxembourg, ou suivions cette partie du boulevard Saint-Michel qui le longe, jusqu'au second jardin, près de l'Observatoire. Dans ce temps les terrains qui font face à l'Ecole de pharmacie n'étaient pas encore bâtis ; L'Ecole même n'existait pas. Au lieu des maisons à six étages, il n'y avait là que baraquements improvisés, échoppes de fripiers, de revendeurs et de loueurs de vélocipèdes. L'espace asphalté, ou macadémié je ne sais, qui borde ce second Luxembourg, servait de piste aux amateurs ; juchés sur ces étranges et paradoxaux instruments qu'ont remplacés les bicyclettes, ils viraient, passaient et disparaissaient dans le noir. Nous admirions leur hardiesse, leur élégance. A peine encore distinguait-on la monture et la roue d'arrière minuscule où reposait l'équilibre de l'aérien appareil. La svelte route d'avant se balançait ; celui qui la montait semblait un être fantastique (...).

Nous avions parfois encore le temps, pour rentrer, de retraverser le grand Luxembourg. Bientôt un roulement de tambour en annonçait à la fermeture. Les derniers promeneurs, à contre-gré, se dirigeaient vers les sorties, talonnés par les gardes, et les grandes allées qu'ils désertaient s'emplissaient derrière eux de mystère. Ces soirs-là je m'endormais ivre d'ombre, de sommeil et d'étrangeté (A. Gide : *Si le Grain ne meurt* ; Gallimard; *Biblioth. de la Pléiade*, 1954, p. 355-356).

### **Avenue du Maine**

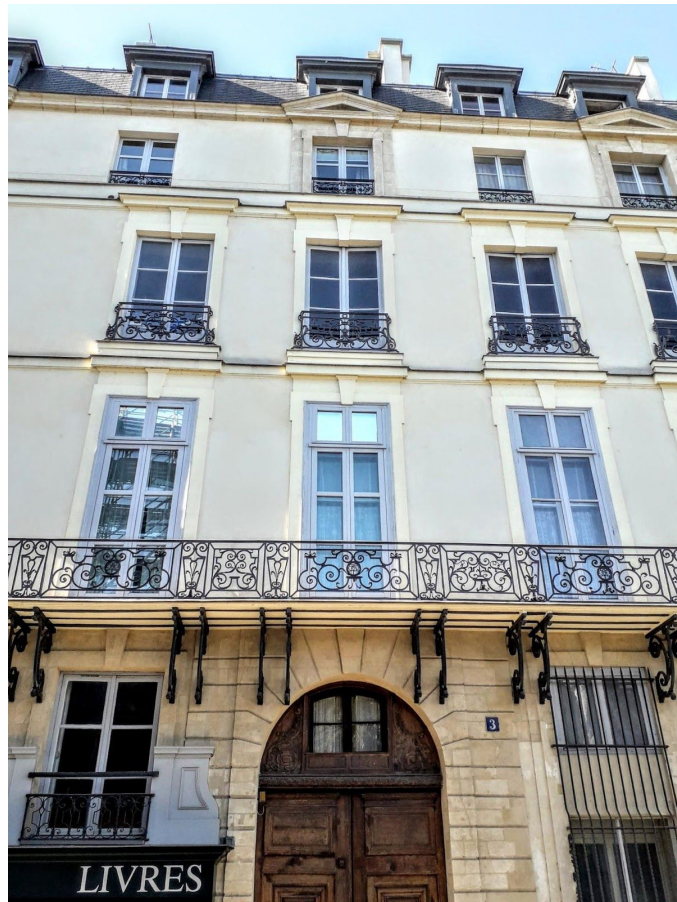
Le balcon est au 4e étage. Il occupe tout le front de la maison, sur l'avenue. C'est une maison d'apparence bourgeoise. Le jeune garçon est assis sur le balcon, assis à même le revêtement de plomb tout tiédi par le rayonnement de la nue, il ne peut voir la fosse profonde où grouillent les passants et les voitures ; ce qu'il découvre, c'est un paysage urbain, disparate, sans beauté, sans ordre et pourtant pathétique. Une grande maison moderne, d'abord, isolée, qui porte, sur les côtés, des moellons, comme des dents, toutes prêtes à s'engrener dans les dents des maisons voisines, des maisons à venir. A gauche de cette maison, des bâtisses rampantes : les écuries et les resserres d'un maquignon. On entend hennir et ruer les bêtes. À droite de la grande maison, d'autres constructions misérables dont la vague vient déferler, mollement, contre la levée du chemin de fer. Car le chemin de fer de l'Ouest passe là. Les voies franchissent l'avenue du Maine sur un épais pont de pierre. Elles courent sur une sorte de talus avant de se dilater et de se multiplier vers la gare aux marchandises.

Cent fois par jour, l'enfant voit passer les convois. Il voit s'agiter les bras des sémaphores et, le soir, s'allumer des feux. Il voit encore des châteaux d'eau en forme de tours et des échauguettes vitrées où veillent les aiguilleurs. Au-delà, s'étend une ville confuse qui semble poussée au hasard, un amas désordonné de maisons qui escortent les faubourgs vers les banlieues puis les campagnes (G. Duhamel : *Inventaire de l'abîme*, 1941-1942 ; Paul Hartmann, p. 117-118).

## Quai Malaquais

Laissez-moi vous dire que je ne passe jamais sur ce quai sans éprouver un trouble, plein de joie et de tristesse, parce que j'y suis né, parce que j'y ai passé mon enfance et que les figures familières que j'y voyais autrefois sont maintenant à jamais évanouies. Je conte cela malgré moi, par habitude de dire seulement ce que je pense et ce à quoi je pense. On n'est pas tout à fait sincère sans être un peu ennuyeux. Mais j'ai l'espoir que, si je parle de moi, ce qui m'écouteront ne penseront qu'à eux-mêmes. De la sorte je les contenterai en me contentant. J'ai été élevé sur ce quai, au milieu des livres, par des humbles et des simples dont je suis seul à garder le souvenir. Quand je n'existerai plus, ils seront comme s'ils n'avaient jamais été. Mon âme est toute pleine de leur reliques. Ces pieux restes, dont elle est sanctifiée, font des miracles. À ce signe, je reconnais que ceux-là que j'ai perdus furent de saintes gens. Leur vie était obscure, leur âme était naïve. Un seul des vieux témoins de mon enfance mène encore sur le quai sa pauvre vie. Il n'était ni des plus intimes ni des plus chers. Pourtant, je le revois toujours avec plaisir. C'est le pauvre bouquiniste que voici, se chauffant devant ses boîtes à ce clair soleil de printemps. Il est devenu tout petit avec l'âge. Chaque année il diminue, et son pauvre étalage se fait aussi plus mince et plus léger chaque année. Si la mort oublie quelques temps encore mon vieil ami, un coup de vent l'emportera un jour avec les derniers feuilles de ses bouquins et les grains d'avoine que les chevaux de la station, paissant à son côté, laissent échapper de leur musette grise. En attendant il est presque heureux. S'il est pauvre, c'est sans y penser. Il ne vend pas ses livres, mais il les lit. Il est artiste et philosophe (*A. France, La Vie littéraire, 1ère série, 1888 ; Calmann-Lévy, rééd. 1921 ; in Oeuvres, Ed. Kindle, empl. 13692*).

3, quai Malaquais, 75006



“Alexandre von Humboldt, 1769-1859, naturaliste, explorateur, membre de l’institut, séjourna à Paris de 1804 à 1827 et vécut dans cette maison” (*plaque commémorative*).

### **Rue Marcel Proust**

J’arrive dans la rue Marcel-Proust où plongent les fondations du ksar templier-bourgeois du Seizième, avec ses meurtrières d’aération pour la lessive des gens du bas, son rempart arrogant dont les plus hautes fenêtres enregistrent, sur la rive gauche, l’édification de la Floride urbaine d’autres parvenus (*J. Réda, Les Ruines de Paris ; Gallimard, 1977 ; rééd. Poésie-Gallimard 1993, p. 99*).



### **Rue des Martyrs**

“Il y a, au commencement de la rue des Martyrs, à droite, une boutique de changeur qui n'était pas alors de la couleur qu'on lui voit aujourd'hui et devant laquelle j'ai passé bien des heures, à l'époque dont je parle /1878/. Mon père devant être au théâtre tous les soirs vers huit heures on dînait à six. Après le dîner, il me prenait un peu sur ses genoux pour me câliner, puis s'en allait. Je sortais alors faire un tour dans le quartier, si le temps le permettait, jusqu'à l'heure de regagner la rue Clauzel avec Marie. Tout s'était allumé. Une sorte d'autre vie, - et j'avais réellement cette impression, - paraissait commencer ; les gens, dans la rue, semblait marcher



moins vite, on eût dit qu'on entendait de loin comme d'invisibles orchestres ; et les mêmes femmes que j'avais vues, l'après-midi, traîner en négligé, se pressaient maintenant, très parées, pour gagner les boulevards et les lieux où l'on "travaille". Je descendais doucement la rue des Martyrs sur le trottoir de gauche, jetant un regard de sympathie au petit salon blanc et or du Faisan doré, m'arrêtant quelquefois à la boutique de joaillerie du père Salomon, tout en bas, à côté du marchand de couleurs, et parfois aussi allant regarder un peu les côteliers, à l'entrée de la rue Notre-Dame de Lorette. Je traversais ensuite à la rue et allais me planter devant la vitrine du changeur, restant quelquefois là plus d'une heure, comme absorbé. Quelle chose surprenante ! Je retrouve en moi la sensation de ces soirées passées devant cette vitrine pleine de vieille monnaie, de coupons périmés, d'assignats, etc. Oui, assis dans mon fauteuil en train d'écrire ces souvenirs si intéressants, n'est-ce pas ? il me semble, si je veux, que je suis encore ce petit garçon debout devant cette boutique, et je sens derrière moi le mouvement des gens qui passe, et j'ai sur le visage la chaleur du gaz qui éclairait la montre..." (*P. Léautaud, Le Petit Ami, 1903 ; Mercure de France, 1987, p. 46-47*).

"Je suis retourné dernièrement visiter le quartier de la rue des Martyrs dont j'ai peut-être trop parlé, mais tant pis ! Je voulais assurer mes souvenirs avant de me mettre à ce chapitre. J'ai parcouru une à une ces rues qui me sont familières autant par les promenades que j'y fis, enfant, que par les lapins que mes amis m'y ont posés, plus tard, dans les premiers temps que je les connaissais. Les images que je viens d'évoquer se levaient plus vives à chaque pas que je faisais. Je retrouvais toujours pareil tel coin de la rue où je m'arrêtais, telle maison qui m'était connue. Dans les boutiques, les commerçants que je reconnaissais et que je regardais un peu fixement me regardaient aussi, cherchant à se rappeler où déjà ils m'avaient vu. Jusqu'à l'atmosphère que je respirais et qui avait le même goût, tout me donnait l'illusion que j'étais redevenu l'enfant d'autrefois" (*P. Léautaud, Le Petit Ami, 1903 ; Mercure de France, 1987, p. 60-61*).

11 juin 1903. Passé aujourd'hui rue des Martyrs. Vraiment, à six heures du soir, ce n'est pas loin de ressembler à la rue Mouffetard. De plus, moi qui rêvais de retourner habiter ce quartier où j'ai passé mon enfance, maintenant je ne l'oserais, tant je retrouve à chaque pas le souvenir de mon père, et tant l'idée de la mort me poursuit et me glace même en plein jour, rien qu'à circuler dans toutes ces rues (*P. Léautaud, Journal littéraire 1893-1940 ; Mercure de France, 1986, p. 73*).

### **Medeha (rue)**

"Je suis revenu par la rue de Médéha, si provinciale et si paisible, dans laquelle nous menions, parmi les tas de pavés, une guerre très effrayante contre les

galopins de l'école rivale, celle de la rue de l'Ouest" (*G. Duhamel, Inventaire de l'abîme ; Paul Hartmann, 1944, p. 13*).

### **Pont Mirabeau**

22 mai 1934. - (...) J'ai marché jusqu'au pont Mirabeau, le long de la Seine, sur le port. Un homme assis derrière une charrette appelait doucement je ne sais qui. Ces quais sont sinistres à la tombée de la nuit. Le ciel semblait se plonger dans l'eau, toute lumineuse, parcourue d'immenses reflets rouges. La terre était noire. Repensé à *Epaves* où j'ai mis un peu de tout cela (*J. Green : Les Années faciles ; Journal 1926-1934 ; Biblioth. de la Pléiade, 1975, t. 4, p. 314*).

### **Rue Monge**

...La rue Monge, siphon puissant qui, vers le soir, suce le centre de la ville et répand un flot grouillant sur les régions du sud (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 52*)

### **Parc Montsouris**

"Un charme singulier /hante/ ses allées aux détour secrets, ses pelouses abruptes plongeant sur un petit lac où les familles de canard filent sous des branches basses" (*M. Audiard, La Nuit, le Jour et toutes les autres nuits, Denoël, 1978, cité in : P. Lombard: Le Paris de Michel Audiard ; Parigramme, 2017, p. 14*).

### **Rue Mouffetard**

Comme une veine de nourriture coulant au plus gras de la cité, la rue Mouffetard descend du nord au sud, à travers une région hirsute, congestionnée, tumultueuse.

Amarré à la Montagne-Sainte-Genève, le pays Mouffetard forme un récif escarpé, réfractaire, contre lequel viennent se briser les grandes vagues du Paris nouveau.

J'aime la rue Mouffetard. Elle ressemble à mille choses étonnantes et diverses : elle ressemble à une fourmilière dans laquelle on a mis le pied ; elle ressemble à ces torrents dont le grondement procure l'oubli. Elle est incrustée dans la ville comme un parasite plantureux. Elle ne méprise pas le reste du globe : elle l'ignore. Elle est copieuse et vautrée, comme une truie.

Le pays Mouffetard à ses coutumes propre et des lois qui n'ont plus ni sens ni vigueur au-delà du fleuve Monge. L'étranger qui, venu du centre, se fourvoie dans la rue Blainville ou place Contrescarpe est, à de certaines heures, aspiré comme un fétu par le maelstrom mouffetardien. Et, tout de suite, la cataracte l'entraîne.

La rue Mouffetard semble dévouée à une glotonnerie farouche. Elle transporte sur des dos, sur des têtes, au bout d'une multitude de bras, maintes choses nourrissantes au parfum puissant. Tout le monde vend, tout le monde achète. D'infimes trafiquants promènent leur fonds de commerce dans le creux de la main : trois têtes d'ail, ou une salade, ou un pinceau de thym. Quand ils ont troqué cette marchandise contre un gros sol, ils disparaissent, leur journée est finie.

Sur les rives du torrent s'accumulent des montagnes de viandes crues, d'herbes, de volailles blanches, de courges obèses. Le flot ronge ces richesses et les emporte au long de la journée. Elles renaissent avec l'aurore.

Les maisons sont peintes de couleurs brutales qui semblent les seules justes, les seules possibles. Chaque porte abrite une marchande de friture, et l'arôme des graisses surchauffées monte entre les murailles comme l'encens réclamé par une divinité carnassière (...).

Passer rue Mouffetard un jour où l'on est heureux, un jour où l'on est comblé, c'est une riche affaire. Je me laissais glisser jusqu'au lac des Gobelins, comme un voyageur en pirogue au fil d'une rivière tropicale. Tout m'était révélation. Je parvenais de minute en minute à la plénitude (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 47-48*).

### **Rue Notre-Dame-des-Champs**

Il voyait se développer, à droite et à gauche, avec une courbe gracieuse, la rue Notre-Dame-des-Champs, une des plus paisibles du quartier du Luxembourg, une rue alors à peine bâtie à moitié, où des branches d'arbres dépassaient les clôtures en planche des jardins, et si tranquille, si silencieuse, que le passant solitaire y entendait chanter les oiseaux en cage (*F. Coppée, Toute une jeunesse, cité in : A. France, La Vie littéraire, 1888 ; Calmann-Lévy, rééd. 1921 ; in Oeuvres, Ed. Kindle, empl. 29908*).

### **Eglise Notre-Dame de Grâce**

C'était à cette époque une grande église de campagne qui datait du Premier Empire. Aujourd'hui qu'on l'a agrandie, elle a perdu beaucoup de son charme à mes yeux, mais aux environs de 1906, elle me ravissait. Sombre et un peu mystérieuse, elle me faisait l'effet d'un lieu enchanté, car en y pénétrant, on sortait immédiatement

du quotidien, de l'ordinaire, de tout ce qu'on voyait tous les jours (*J. Green, Partir avant le jour, 1963 ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1977, t. 5, p. 692*).

Il y avait auprès d'une des portes, une grotte où flambaient des cierges, et tout en haut d'un amas de petits rochers une sainte vierge en bleu et blanc. Je la regardais avec ma sœur qui faisait alors un geste pour moi incompréhensible sur son front, ses épaules et sa poitrine et je la voyais remuer ses lèvres, comme si elle parlait à quelqu'un, mais parle t-on à une statue ? J'avais très confusément le sentiment d'une présence. La dame en bleu et en blanc semblait devenir quelqu'un. Il ne pouvait s'agir d'une émotion religieuse, mais j'étais intrigué. Un instant, nous nous tenions debout, l'un à côté de l'autre, puis sur un nouveau signe de croix, ma sœur quittait l'église avec moi par la rue Jean-Bologne. Je sortais de là à la fois perplexe et vaguement émerveillé. Toutes les petites flammes luisant et dansant dans la pénombre au pied d'une dame dont je ne discernais pas bien les traits et qui paraissait si grave, j'en porte en moi tout cela dont le sens m'échappait.

La grotte resta en place de longues années et je la revis souvent jusqu'à la guerre. Moi aussi, devenu alors catholique, j'étais sensible à une présence et à la paix qu'elle donnait. À mon retour d'Amérique en 1945 et de nouveau à Passy, une de mes premières visites fut pour l'église pleine de souvenirs. C'était là, en effet, qu'avait eu lieu la messe d'enterrement de mon père en 1927 et bien des fois je m'étais arrêté devant la petite grotte de Massabielle, mais elle avait disparu, n'étant pas sans doute au bout d'un nouveau clergé (*J. Green, Ce qu'il faut d'amour à l'homme ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1990, t. 6, p. 894-895*).

### **Cathédrale Notre-Dame de Paris**

Jeudi saint /1980/. - À Notre-Dame pleine d'une foule innombrable. Cela a déplu à Éric, qui n'aime les monuments que vides et est resté dehors. J'ai eu le sentiment que dans cette immense cathédrale il y avait l'âme de la vieille Eglise qui ne veut et ne peut mourir parce qu'elle est l'épouse du Christ. Le monde n'y pourra jamais rien. On aura beau faire, il y aura toujours l'inexpugnable présence sous ces voûtes, dans ce grand bateau renversé naviguant sur une mer qui est le ciel. J'ai regardé avec amour les scènes sculptées et peintes de la vie du Christ et de la Vierge tout autour du chœur. La France du Moyen Age était là toute entière (*J. Green, La Lumière du monde, Journal 1978-1981 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 703*).

### **Avenue d'Orléans**

Sauf par obligation, l'avenue d'Orléans, on n'y mettait jamais les pinceaux. C'est l'abomination du quartier ! Le XVe serait absolument paradisiaque sans cette

provocante coulée de merde. Une interminable dégueulasserie qui part du Lion de Belfort pour aboutir à l'ancien Octroi, bordée à gauche et à droite de juifs fourguant des hardes, des cosys, des bouquins d'occasion... avec, au bout de tout ça, les catacombes et l'hospice des vieux. Des égotants que des infirmières en blouse blanche installent, dès les premiers beaux jours, sur les bancs où ils glaviottent jusqu'au soir, où, enfin, on les rentre. De temps en temps, l'un d'eux trépassé, comme ça, assis, les yeux vitreux fixés sur un dernier mollard.

Tout au long de l'avenue, c'est l'alternance infernale du chiffon et de la limonade : un juif, un auvergnat... un juif, un auvergnat... une procession de souks et de bistrots... entre autres, le "Grand Billard" dont on entend, du trottoir d'en face, claquer les boules d'Ivoire. C'est là-dedans qu'ils étaient venus se déglingue et au picon-citron, les vioques, avant de venir pourrir sur les bancs (*M. Audiard : Le P'tit Cheval de retour ; Julliard, 1975, p. 41-42*).

### **Place du Panthéon**

Quand nous fûmes au bout de la rue Soufflot, nous pénétrâmes dans la belle place bordée à notre droite et à notre gauche par les façades robustes de la mairie et de l'Ecole de Droit et que surmonte le majestueux Panthéon et son dôme d'une courbe parfaite. À notre gauche, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses murs pleins, couverts d'inscription, ressemblait moins à un édifice consacré aux études qu'à un immense mausolée imité de l'antique. Au fond, l'église royale de Saint-Étienne du Mont étalait pompeusement la bijouterie de sa façade, et le cloître des Génovéfains dressait ses vieilles ogives déformées. Ô siècles ! Ô souvenirs ! Ô monuments augustes des générations (*A. France : La Vie en fleur ; Oeuvres, Ed. Kindle, empl. 129360*).

La place du Panthéon est, en décembre, un des lieux les plus froids du vieux continent.

Le voyageur qui, vers la dixième heure du soir, gravit la montagne Sainte-Geneviève par le versant nord chemine d'abord à l'abri des bourrasques, comme l'alpiniste au fond d'une gorge caverneuse. Un sang vif et brûlant reconforte ses muscles irrités par la pente. Ses pieds foulent avec résolution le pavé, onctueux d'une fange qui sent le harnais, l'homme et le poisson frit. Des boutiques opprimées, la lumière sourd comme un jus. La joie des bals musette écume dans les corridors des bouges et vient refluer jusque sur la chaussée. Une tiédeur bestiale suinte des mesures où sommeille une copieuse populace. La passion des hommes entassés brûle de toutes parts et fait oublier l'hiver.

Et soudain, tout change. Tel est Paris. La rue, l'étroite voie capillaire, se dilate, se précipite et s'anéantit comme un ruisseau côtier dans l'océan noir. Une ombre monumentale tombe du ciel où le patient reconstruit petit à petit l'église

Saint-Étienne-du-Mont. Semé de lumières parcimonieuses, un désert s'ouvre devant les pas du voyageur. C'est la place du Panthéon, où les vents sont rois. Le voyageur frissonne, noue son foulard et boutonne son paletot.

Dévié dans sa course et déjà furieux, le vent du nord-ouest arrive par la rue Soufflot. L'espace libre l'intimide tout d'abord, puis l'affole. Que faire ? Que renverser ? Que détruire ? Le vent se lance contre l'édifice central échoué là comme une arche sur les sommets. Peine perdue. Déchiré dans son milieu, le vent file à droite et à gauche, submerge en passant deux bronzes soucieux qui regardent, d'âge en âge, monter vers eux d'illustres dépouilles ; puis, sifflant, hoquetant, il rase le visage contracté des bâtisses, se déchire aux grilles, fait gémir les bouches d'égout, s'use les griffes aux trottoirs polis, crache des gouttes de pluie aux vitres des réverbères, s'arrête une seconde, anxieusement, à l'orifice de la rue Clovis, s'oriente tout à coup, découvre la Tour Henri IV, l'empoigne, l'enlace, l'escalade et se perd en hurlant dans un ciel lie de vin, dans un ciel hanté de fumées, de nuages, d'étoiles et de lumières boréales.

Pendant les accalmies, on entend distinctement, tout autour de la colline, bruire quatre millions d'êtres qui travaillent, mangent, dorment, se querellent et s'accouplent (*G. Duhamel, Deux hommes ; Mercure de France, 1963 ; Rééd. Livre de Poche, 1970, p. 7-9*).

### **Rue de Paradis**

15 novembre 1974. - Rue de Paradis avec Eric pour acheter des verres. Un magasin après l'autre tout étincelants de cristal. Baccarat, Saint-Louis, etc. La belle rue étroite, vivante, puis la rue de Trévisse encore plus belle avec la place ornée d'une fontaine qu'entourent de petits arbres, que tout cela me paraît plaisant et fragile, mais qu'en restera t-il dans 10 ans ? Le ciel gris, l'ondée, tout cela c'était le Paris d'autrefois (*J. Green, La Bouteille à la mer, Journal 1972-1976 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 197*).

### **Place de Passy**

Tous les matins, j'allais avec mes sœur Retta et Lucy au cours Sainte-Cécile qui ne se trouvait qu'à huit ou dix minutes de la maison, mais c'était pour moi un aventureux et fascinant trajet, car il fallait d'abord remonter jusqu'à la place de Passy où deux omnibus jaune attendaient toujours, avec leurs percherons à larges croupes et leurs cochers aux voix rudes qui se parlaient à tue-tête pour dominer le grondement des voitures. Il me semblait que là, tout le monde criait et marchait plus vite qu'ailleurs et que c'était un lieu de bousculade générale, avec des femmes chargées de paniers, des livreurs, des gens pressés d'aller vers la droite et des gens

pressés d'aller vers la gauche, tout cela dans une atmosphère de bonne humeur et de danger, sous les yeux grands ouverts des vieilles maisons qui regardaient d'un air impassible en effaçant les épaules dans le ciel (*J. Green, Partir avant le jour, 1963 ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1977, t. 5, p. 673*).

### **Passage des Patriarches**

Des ruelles sordides, comme le passage des Patriarches, recelait une ombre couleur d'outre-mer, une ombre orientale ou ma pensée poussait des reconnaissances conquérantes (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 49*).

### **Rue Perceval**

J'aimais d'amour la petite rue Perceval au beau nom. On y voyait un jardin comblé de légumes effervescentes. On y entendait, dans le silence du soir, tout le long d'une muraille interminable, les chevaux du camionnage piétiner, remuer des chaînes, broyer l'avoine et donner dans leurs bat-flanc des ruades tracassières. J'aimais le triangle de bitume désert que ménageait notre rue Vandamme, en vue d'une aussi improbable remise à l'alignement. J'aimais aussi l'impasse au sol de macadam, tel celui des routes lointaines (*G. Duhamel, Le Notaire du Havre in : Chronique des Pasquier ; Mercure de France, 1933 ; rééd. Omnibus, 1999, p. 53*).

### **Rue des Petits-Champs**



“Les fabriques de boutons ne sont pas nombreuses. Elles ont presque toutes leurs bureaux rue des Petits-Champs, porte à porte avec les maisons de tissus en gros. La moitié des importateurs ont leur bureau rue des Petits-Champs aussi...”.

Heureusement qu'à Paris les maisons de gros sont encore plus ou moins groupées par quartier (*G. Simenon, Maigret tend un piège ; O.C. tome XIX, Ed. Rencontre, p. 235-236*).



## Rue du Pot-de-Fer



Nous avons toujours habité notre logement de la rue du Pot-de-Fer. Trois pièces et une cuisine au quatrième étage. J'ai ce logement en horreur et, pourtant, je ne suis bien que là. La maison, l'endroit où l'on vit d'ordinaire, finit par devenir comme une image de l'être : on ne connaît que ça, et on voit toute la tristesse, toute l'intolérable tristesse (...) (*G. Duhamel, Confession de minuit ; Mercure de France, 1925, Rééd. J'ai lu 1957, p. 18*).

Le couloir qui perfore notre maison, au ras du sol, est sombre dès la porte, comme un terrier. D'innombrables pas en ont usé le dallage, au milieu, si bien qu'il semble, en toute sa longueur, creusé d'une rigole où séjourne l'eau fangeuse

apportée là par les souliers. Ce n'est pas un reste des eaux de lavage : la concierge est vieille et ne lave jamais (*op. cit. p. 29-30*).

...Sur le palier du premier étage, (...) végète notre vieille au concierge, dans une obscurité hantée d'odeurs culinaires, sous le crachotement d'un éternel bec Auer au tuyau gorgé d'eau. La lumière meurt et renaît cent fois par minute et, pendant ses agonies, on voit un œil-de-bœuf ouvert sur le crépuscule de la cour intérieure (*op. cit. p. 31-32*).

La maison de Salavin était antique et usée. Les musiciens assurent que le bois des violons conserve le souvenir sonore des harmonies dans l'archer savant les abreuve. De même, la vieille demeure semblait vibrer encore de tous les cris que vingt générations y avait poussés pour naître, enfanter et mourir. La souffrance, les soucis, l'inquiète joie des hommes l'avaient, depuis plus de cent ans, imprégnée jusqu'à son ossature de chêne que parcouraient, le soir, des craquements douloureux. Les arêtes des murs étaient émoussées par les replâtrages et les badigeons successifs. L'espace habitable y semblait non pas ménagé par les maçons, mais creusé à même la rocaille par des bêtes industrieuses. En s'arrêtant sur les paliers, on pouvait entendre, dans le silence nocturne, à travers les portes minces, soit les plaintes d'un nourrisson, soit les chuchotements de deux époux, soit la toux ou les soupirs d'un dormeur (*G. Duhamel, Deux hommes ; Mercure de France, 1963 ; Rééd. Livre de Poche, 1970, p. 97*).

Il rêve. Un rêve plein d'amertume. Édouard va venir. Il va parcourir la hideuse rue du Pot-de-Fer, chercher longuement la maison. Quoi ! pensera-t-il, c'est donc là qu'habite Salavin, dans cette baraque pourrie ! Il va s'engager avec hésitation, peut-être avec dégoût, dans le corridor mal éclairé. Il perdra bien cinq minutes à chercher la concierge qui loge au premier étage. Et quelle concierge ! Cette misérable sorcière impotente. Ah ! grands dieux ! sommes-nous donc responsables des maladies et des erreurs de notre concierge ? Pourvu, surtout, pourvu qu'il ne regarde pas dans la loge, qu'il ne sente pas trop l'offensante odeur de chou qui règne dans cette loge ! Pourvu que la concierge soit polie et qu'elle ne lance pas quelques unes de ces grossièretés qui lui ont valu, dans tout le quartier, un renom de bête rogneuse ! Et la femme d'Édouard ? Que va-t-elle penser de l'escalier ? Pourvu qu'elle ne voit traîner ni un papier ni une épluchure ! Il y a, au deuxième étage, une marche sur laquelle on trébuche sérieusement. Et ce gaz qui n'éclaire pas, qui siffle, qui chante et qui fait danser, sur le mur, l'ombre écarquillés de la rampe (...).

C'est lui.

Il entre. Ils entrent (...).

Édouard prononce tout de suite une chose étonnante.

“Quel quartier pittoresque !”

Il a dit “pittoresque” ! Le cher garçon ! Comme il sait toucher juste ! C'est pourtant vrai que la rue du Pot-de-Fer est pittoresque. Mais une ombre persiste au cœur de Salavin : il sait que l'on juge pittoresques des pays que l'on ne voudrait habiter à aucun prix. Or, Edward poursuit :

“Ceux qui ne viennent jamais se promener dans nos vieilles rues ne peuvent dire qu'ils aiment Paris !”.

Nos vieilles rues, comme cela plaît à Salavin ! Clémentine approuve de la tête et ajoute ceci :

“Ces maisons anciennes ont vraiment beaucoup de cachet” (*G. Duhamel, Deux hommes ; Mercure de France, 1963 ; Rééd. Livre de Poche, 1970, p. 108-112*).

On cherchera en vain la rue du Coq d'Or sur un plan de Paris. Cette adresse imaginaire est inspirée de la rue du Pot-de-Fer, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, où vit George Orwell en 1928. “ C'était une rue très étroite, une sorte de gorge encaissée entre de hautes maisons aux façades lépreuses figées dans de bizarres attitudes penchées, comme si le temps s'était arrêté au moment précis où elles allaient s'abattre les unes sur les autres”, écrit-il dans le livre qu'il tire de ses années parisiennes, *Dans la dèche à Paris et à Londres* (*A. Jaulmes, Sur les traces de George Orwell, “Sur le pavé parisien...” ; Le Figaro, 7 août 2018, p. 20*).

### **Rue Raynouard**

D'où y a-t-il au monde une vue plus émouvante que du haut de ces immeubles de Passy qui sont grimpés au dessus d'autres, et forment comme un New-York qui se perd dans des terrains vagues ?

On dominait la Seine, l'aqueduc et le pont du métro avec le Trocadéro, le Champ de Mars, la Tour Eiffel et toute la ville, toute la ville achevée en blanc, là-bas, comme une mariée, par le Sacré-Cœur, et de loin en loin un éclat d'or sur un dôme au soleil d'hiver. Profondeur des rues comme des failles (*L. Aragon : Aurélien, Gallimard, 1944 ; Rééd. Le Livre de Poche, 1964, p. 32*).

### **Rue de Réaumur**

Nouvelle vitrine de l'architecture moderne, la rue Réaumur est la première et la seule rue parisienne directement inspirée du modèle américain : conçue comme une suite de bâtiments verticaux que plus aucune règle de composition implicite, plus aucun alignement de balcon ne viennent unifier, elle s'apparente, avec les lointaines flèche de l'église Saint-Ambroise pour seul horizon, aux voies sans fin, sans monument cible, de la maille new-yorkaise. A ce titre, elle met un terme

spectaculaire à l'haussmanisme (S. Texier, *Paris Grammaire de l'architecture XIXe-XXIe siècles* ; Parigramme, 2007, p. 33).

### **Rue de Rivoli**

“Parfois l'envie (...) prenait [à Bérénice] de changer de ville. Elle sautait dans l'autobus, n'importe quel autobus, et gagnait l'autre bout de Paris. Elle aimait rester sur la plate-forme, bousculée par les gens qui montent et ceux qui descendent, sensible aux densités variables des quartiers. Elle ne se lassait pas d'éprouver les transformations autour d'elle. Qu'après les Champs-Élysées, la Concorde, la rue de Rivoli parût si étroite, suivant tout à fait comme une idée les étapes d'un raisonnement vers son but ; d'abord le long d'un jardin, comme si l'imagination des arbres libres tout à l'heure eût été maintenant retenue derrière ces grilles noires, et envahie peu à peu de statues pour préparer Bérénice à longer un palais. Les arcades, de l'autre côté, ajoutaient leur caractère de décor logique à ce développement de pierre. Puis après le palais, les arcades cédaient très vite, et la rue devait alors abandonner l'imagination pour la raison, des maisons de part et d'autre, des maisons comme toutes les maisons. L'orgueil du commerce, avec la Samaritaine pour monument, La Samaritaine qui remplace le Louvre. Le trafic des Halles à travers la rue. L'échappée d'arbres encore offerte quand on passe à hauteur du Châtelet, vers la rive gauche et ses rêveries. Puis c'est fini. Passé l'Hôtel de Ville, la rue va s'étrangler, se poursuivre par la rue Saint-Antoine lourde de souvenirs, grosse de menaces, jusqu'à ce qu'enfin l'autobus atteigne cette place énorme, cette réplique de l'Etoile où s'élève la colonne de Juillet” (L. Aragon : *Aurélien*, Gallimard, 1944 ; Rééd. *Le Livre de Poche*, 1964, p. 69-70).

### **Rue Rousselet**

“Quand je vins habiter le coin perdu du faubourg Saint-Germain, où je vis depuis une dizaine d'années, je me pris d'affection pour la très calme et presque champêtre rue Rousselet, qui s'ouvre juste devant la porte de ma maison. Au XVIIe siècle, elle s'appelait l'impasse des Vaches et elle n'était sans doute alors qu'un chemin à fondrières ; mais quelques seigneurs avaient déjà construit de ce côté leur “maison des champs”, et c'est là qu'est morte Mme de La Sablière, l'excellente amie de La Fontaine, dans son logis, près des Incurables. Un hôtel du siècle dernier, situé au coin de la rue Oudinot, est devenu l'hôpital des frères Saint-Jean-de-Dieu, et les arbres de leur beau jardin dépassent le vieux mur effrité qui occupe presque tout le côté droit de la rue Rousselet. De l'autre côté s'étend une rangée de ces pauvres maisons, où logent des artisans et des petits employés, et qui toutes jouissent de la vue du jardin des Frères. La rue Rousselet est très mal pavée, le luxe du trottoir n'y apparaît que par tronçons ; l'une des dernières, elle a vu disparaître l'antique

réverbère à potence et à poulie. Peu de boutique, et des plus simples : l'échoppe du cordonnier en vieux, le trou noir de l'Auvergnat marchand de charbon, Le cabaret d'angle avec l'enseigne classique : Au bon coing, et de tristes épicerie où vieillissent dans un bocal des sucres d'orge fondus par vingt étés et gelés par vingt hivers, à côté d'images d'Épinal, - une page de hussards dans leur uniforme de 1840, où le portrait authentique et violemment peinturluré du Juif Errant, encadré des couplets de la célèbre complainte. - Des linges sèchent aux fenêtres, des poules picorent dans le ruisseau. On se croirait là dans un faubourg de province très reculée, un de ces faubourgs qui s'en vont vers la campagne et où la ville redevient village" (*F. Coppée, La robe blanche ; short-édition. com*).

"Cette rue Rousselet, étroite, sale, bordée de jardins, est pleine de souvenirs chers au cœur du vrai Parisien. C'est là que Mme de La Sablière vint loger quand, ayant renoncé au monde, elle se voua au service des malades. Cette charmante femme, qui avait aimé beaucoup de choses dans la vie, n'apporta à Dieu dans sa pénitence, que les ruines de son cœur et de sa beauté ; elle lui vint sans jeunesse, abandonnée de son amant et le sein déjà mordu par le cancer qui devait la dévorer.

À vingt pas de la chambre où l'ami de la Fare pleurait, il y a deux-cents ans, sur les ruines encore fumantes de sa vie brûlée, devant une fenêtre ouverte sur les jardins des frères de Saint-Jean-de-Dieu, j'ai jeté bien des paroles toutes fraîches de jeunesse et d'espérance. C'est là qu'habitait mon ami Adolphe Racot, alors plein de rêves et de projets, cordial, bon, vigoureux, et que le journalisme et les gros romans ont tué. Il est mort récemment assommé comme un bœuf. Mais, en ce temps-là, l'infini était devant nous. De cette fenêtre, nous voyions la maison où François Coppée composait, dans un petit jardin, des vers vrais, simples, aimables comme lui-même. Paul Bourget y était assidu. Il sortait du collège, le front assombri de métaphysique sous sa chevelure d'adolescent. Coppée et Bourget fréquentaient Barbey d'Aurevilly et lui apportaient cette chose délicate : une jeune admiration. Le parfum des fleurs qui descendait des vieux murs, la jeunesse, la poésie, l'art ! Ô charmante images de la vie ! Ô rue Rousselet !" (*A. France, La Vie littéraire, 1ère série, 1888 ; Calmann-Lévy, rééd. 1921 ; in Oeuvres, Ed. Kindle, empl. 26683-26694*).

### **Rue Royer-Collart**

"La pension où je fus mis n'était rien moins que sévère, elle était dirigée par M. Taillefer. Transportée plus tard rue d'Enfer, elle était alors située à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la petite rue Saint-Dominique-d'Enfer qui porte aujourd'hui, si je ne me trompe, le nom du rue Royer-Collard, parce qu'elle vient aboutir dans la rue d'Enfer en face de la maison du numéro 20, où demeurait M. Royer-Collard et

dont nous avons plus tard occupé le rez-de-chaussée” (*J.-O. d’Haussonville, Ma jeunesse, 1814-1830 ; Calmann-Lévy, 1885, p. 130*).

### **Pont Royal**

“Une nuit que le hasard d’une promenade me trouva sur les quais, je m’étais accoudé au parapet du Pont Royal, et regardais la ville, ma ville, celle que j’aimais comme on aime une personne. Le reflet des lumières dans l’eau noire, la lourde masse du Louvre et tout le long du quai Voltaire l’échancrure des toits sur un ciel d’un violet sombre, j’admirai ce qu’il y avait encore d’indéfinissablement provincial dans ce tableau paisible où je me sentais chez moi” (...) (*J. Green ; Jeunesse ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1977, t. 5, p. 1322*).

### **Eglise Saint-Dominique**

“Même dans les églises des quartiers populeux, on se croirait en Vendée ou dans le Rouergue, à cause des robes achetées au marché, des cheveux tirés sur les chapeaux tristes ou les foulards en pointe.

À l’église Saint-Dominique, rue de la Tombe-Issoire, l’illusion rurale était plus étonnante encore avec le voisinage de l’avenue Denfert-Rochereau où, derrière les murs des congrégations, les petite sœurs font encore pousser des légumes. Ce n’est pas par hasard que le train d’Arpajon passait par là, descendant vers les Halles les choux-fleurs et les haricots. Il a disparu, le petit train. Les Halles aussi. Tout disparaîtra, avalé par le Nouveau Montparnasse. Ce sera épouvantable” (*M. Audiard : Le P’tit Cheval de retour ; Julliard, 1975, p. 57*).

### **Eglise Saint-Eustache**

“17 septembre 1970. - Hier à Saint-Eustache où des rayons de soleil jetaient des taches d’or çà et là, pareilles à des papillons. Il y a dans cette église un enchantement dû à l’espace. C’est ce qui frappe, cette beauté du vide entre les piliers, la hauteur de la voûte aussi. À Saint-Front, j’ai eu une impression analogue” (*J. Green, Ce qui reste de jour, Journal 1966-1972 ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1977, t. 5, p. 573*).

### **Place Saint-Georges**

“26 octobre 1907. - Il paraît que le monument Gavarni, place Saint-Georges, va être enlevé, pour l'installation d'une gare du métro. On enlèvera aussi les arbres des hôtels, à droite, pour construire des locaux industriels, et de l'autre côté, l'ancien hôtel de Thiers va être aménagé pour je ne sais quel musée. J'ai lu cela ce matin dans *Le Gaulois*. Cette nouvelle m'a navré, comme toute nouvelle de ce genre. Encore un quartier que j'aime, celui peut-être où j'ai le plus de souvenirs, et les meilleurs, les plus émouvants, et qui fiche encore un peu plus le camp” (*P. Léautaud, Journal littéraire 1893-1940 ; Mercure de France, 1986, p. 419*).

“27 octobre 1907. Il paraît qu'il n'y aura pas de gare du métro place Saint-Georges. On a enlevé le monument Gavarni provisoirement, à cause de la construction de la voûte du métro. Il sera ensuite replacé tel quel. C'est toujours un peu moins de laideur” (*P. Léautaud, Journal littéraire 1893-1940 ; Mercure de France, 1986, p. 419*).

### **Eglise Saint-Germain-des-Près**

“30 mars 1975. - Entré à Saint-Germain-des-Près pour y retrouver le souvenir de l'église tel que je l'ai connue. La Chapelle de Saint-Germain de Paris est une merveille, toute blanche avec ses formes de l'architecture romane qui ont indéfinissablement l'air de réfléchir. L'ogival avec ses élans donne une impression toute différente, moins intérieure, me semble-t-il. Dehors, la gloire du printemps qui naît” (*J. Green, La Bouteille à la mer, Journal 1972-1976 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 279-280*).

### **Eglise Saint-Gervais**

“14 février 1980. - (...) En sortant nous allons à Saint-Gervais. De cette magnifique église il ne reste que les murs, les voûtes et les piliers, bref les proportions qui sont belles, mais tous les ornements ont été balayés, le banc d'oeuvre au rancart au fond d'une chapelle. Dans la nef vide je remarque une masse noire informe que je prends pour un meuble en mauvais état et qui est une femme prosternée à la russe, faisant sa métanie, immobile, perdue, je n'en doute pas, dans la contemplation. Il y en a deux ou trois autres semblables, toutes noires. Éric affirme que ce sont des ballots oubliés là par des chiffonniers, trouve ça ridicule et sort. L'orgue joue assez vaguement des choses religieuses. Dans ce vide, ce froid et cette pénombre, on *cherche* Dieu sans doute, chercher Dieu est l'expression à la mode” (*J. Green, La Lumière du monde, Journal 1978-1981 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 700*).

### **Rue Saint-Guillaume**

...Courte rue de province, oubliée par Haussmann au cœur de Paris, où l'herbe pousse entre les pavés, où jamais ne retentit un roulement de voiture, où de hautes maisons, trop hautes pour leurs trois étages, ne laissent tomber qu'un jour lointain et froid (A. Daudet, *Trente ans de Paris*, 1888 ; *Librairie de France*, 1930, p. 24).

### **Eglise Saint-Honoré d'Eylau**

“10 octobre 1969. - Aujourd'hui un instant à Saint-Honoré-d'Eylau où il y a un Tintoret et en face un Restout. J'ai reconnu le rideau vert olive du confessionnal où j'allais avouer mes fautes en 1917. La joie de quitter l'église pardonné, joie folle qui me faisait sauter dans la rue Mesnil en rentrant chez nous, rue Cortambert” (J. Green, *Ce qui reste de jour*, *Journal* 1966-1972 ; O.C., *Biblioth. de la Pléiade*, 1977, t. 5, p. 531).

### **Rue Saint-Jacques**

“Quand on va au Collège de France, pour bien faire, il faut aller par la rue Saint-Jacques. C'est une rue mal pavée, étroite et tortueuse, mais noble et pleine de gloire. Car c'est là que furent établies, au temps du roi Louis XI, les presses du premier imprimeur parisien. Trois siècles, cette voie fut honorée par d'illustres et doctes libraires, et, maintenant, ruinée et déchue elle est encore bordée d'étalages de bouquins latins et grecs. Là, sous un ciel gris, dans l'ombre humide, sur le pavé gras, bousculé par les voitures, le pauvre poète qui aime le livre parce que le livre est le rêve, s'arrête instinctivement devant les boîtes du bouquiniste. Il ouvre un petit classique de deux sous, de mine pitoyable et tout taché d'encre. Il lit et voit bientôt - ô magie ! - des figures de vierges passer dans leur tunique blanche. Il voit Antigone sous les lauriers sacrés. Et il s'en va pour suivant, les pieds dans la boue, l'essaim des ombres héroïques et charmantes.

Je l'avoue, jadis, à l'âge où l'on attrape les vers de Sophocle aux étalages des bouquinistes, j'allais au Collège de France par cette étroite, montueuse, raboteuse, sale et vénérable rue Saint-Jacques, où l'on acquiert le mépris des faux biens avec la certitude que les seules richesses enviabiles sont celles de l'intelligence” (A. France, *La Vie littéraire*, 1892 ; *Calmann-Lévy*, rééd. 1921 ; *in Oeuvres*, Ed. Kindle, empl. 32236-32245).



“Quand on remonte la rue Saint-Jacques, à l'endroit où elle se resserre et devient la rue de province qu'elle voudrait être, si la nuit est claire, si les ombres sont bien nettes et bien blanche la lumière de la lune, il arrive un moment où le flâneur le mieux informé de tout le mystère de sa ville s'arrête et regarde en silence. Paris ne se livre guère aux gens pressés, il appartient aux rêveurs, à ceux qui savent perdre leur temps dans les rues alors que d'urgentes besognes les réclament ailleurs ; aussi la récompense des flâneurs est-elle de voir ce que d'autres ne verront jamais” (J. Green, *Divagation nocturne*, 1946 ; O.C., *Biblioth. de la Pléiade*, 1973, t. 2, p. 1149).

### **Eglise Saint-Julien-le-Pauvre**

“Aujourd'hui, il est bien difficile d'imaginer le fastueux passé de Saint-Julien-le-Pauvre qui semble avoir attendu nos tristes temps modernes pour mériter pleinement son vocable. Nous ne pouvons que faiblement entrevoir cette église à l'époque où un prieuré lui était adjoint et où cinquante religieux chantaient sous ses voûtes, et l'on a quelque peine à se rendre compte qu'une des plus belles cérémonies du Moyen-Âge se soit déroulée dans ce lieu que notre pauvreté spirituelle a rendu si humble. C'est là pourtant que le *Rector Magnificus* de la Sorbonne remettait à son successeur le manteau d'hermine et le sac de velours contenant le sceau de l'Université (...).

Telle qu'elle est, cependant, l'église a conservé sa grâce robuste et sa mystérieuse jeunesse. On l'imagine au milieu des prés, car elle a le charme d'une église de campagne. Sa foi solide et naïve est loin des élans fiévreux de Saint-Séverin qui se replie sur lui-même et se pare de grands lambeaux d'ombre. Saint-Julien accueille le jour et retient jusqu'au crépuscule la lumière entre ses murs. Il est carré, ferme et placide comme un raisonnement de saint Thomas. Ni le doute ni les visions chagrines ne viendront jamais troubler sa solitude pensive et sereine. C'est un religieux au cœur simple, assis dans sa robe blanche sur les bords du fleuve gaulois” (J. Green, *Saint-Julien-le-Pauvre*, 1943 ; O.C., *Biblioth. de la Pléiade*, 1973, t. 2, p. 1114-1115).

### **Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière**

“2 mars 1980. - Visite de la Salpêtrière. La chapelle inachevée paraît vide, mais de proportion monumentale. Perfection des lignes et justesse des volumes, mais c'est de Libéral Bruant et de Le Vau, c'est tout dire. Un Christ immense endormi sur sa croix et d'une grandeur de conception qui fait battre le cœur... De quelle profondeur de silence cette croix proteste-t-elle contre l'incrédulité

contemporaine ?” (*J. Green, La Lumière du monde, Journal 1978-1981 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 701*).

### **Eglise Saint-Philippe du Roule**

“Tout à l'heure, je suis allé passer un moment à Saint-Philippe-du-Roule. C'est selon moi une des plus belles églises de Paris. Sa magnificence est dans les lignes de cette architecture Louis XVI à la fois si royale et si simple, qui n'a nul besoin d'ornement. La voûte en berceau, les si grosses colonnes que Chalgrin a placées en demi-cercle dans l'abside, comme des personnes immobiles, tout cela est grave et mystérieux” (*J. Green, La Bouteille à la mer, Journal 1972-1976 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 281*).

### **Eglise Saint-Sulpice**

“29 mars 1976. - Une journée d'une beauté splendide avec une lumière triomphante. Je suis allé passer un moment à Saint-Sulpice. Dans ces grands espaces autour desquels s'arrondissent des voûtes et des chapelles, le vide est aussi beau que l'architecture qu'il emprisonne. J'étais presque seul. Dans une sorte de grande cage de verre, un prêtre avec son étole parlait à un jeune homme. Ils étaient tous deux assis l'un en face de l'autre, à une table. C'est ce qui prend maintenant dans certaines églises la place du confessionnal. En ce qui me concerne, je préférerais toujours le placard dont souriait Giraudoux. Ce meuble facilite les aveux” (*J. Green, La Bouteille à la mer, Journal 1972-1976 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 279*).

### **Place Saint-Sulpice**

“Il y a beaucoup de choses place Saint-Sulpice, par exemple : une mairie, un hôtel des finances, un commissariat de police, trois cafés dont un fait tabac, un cinéma, une église à laquelle ont travaillé Le Vau, Gittard, Oppenord, Servandoni et Chalgrin et qui est dédiée à un aumônier de Clotaire II qui fut évêque de Bourges de 624 à 644 et que l'on fête le 17 janvier, un éditeur, une entreprise de pompes funèbres, une agence de voyage, un arrêt d'autobus, un tailleur, un hôtel, une fontaine que décorent les statues des quatre grands orateurs chrétiens (Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon), un kiosque à journaux, un marchand d'objets de piété, un parking, un institut de beauté, et bien d'autres choses encore.

Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages

qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages” (G. Pérec : *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, 1975 ; *Biblioth. de la Pléiade*, 2017, p. 819).

### **Rue Saint-Yves**

“Faut voir un peu l'endroit... une rue qui s'enroule... tout là-haut... après les escaliers... autour des Réservoirs... le coin du quartier qui est restée éclairé au gaz en dernier... L'avenue Montsouris pleine de lampadaire depuis lurette... ça les a marqués à vie, les mecs de la rue Saint-Yves, cette histoire de gaz... Le gaz et puis les Arabes... l'alcool interdit par le Coran, résultats : à cause d'eux pas un seul bistrot là-haut... A 20 heures un quartier mort... M. Leleu, pour étancher, obligé de dévaler par chez nous, jusqu'à "Chez Pomone"... Pratique, après ça, pour le remonter !...” (M. Audiard : *Le P'tit Cheval de retour* ; Julliard, 1975, p. 204).

### **Rue Soufflot**

“Salavin (...) évita la rue Soufflot dont le vide pompeux lui était hostile” (G. Duhamel, *Deux hommes* ; *Mercure de France*, 1963 ; *Rééd. Livre de Poche*, 1970, p. 96).

### **Rue de la Tombe-Issoire**

“Quand je rentre le soir, la rue de la Tombe-Issoire, laide, morbide, surtout dans les parties où elle tombe en ruine, est une ruine de conte de fées. J'aimerais qu'elle reste toujours ainsi, qu'on ne repeigne pas une maison, qu'on ne répare pas une fenêtre ; elle est parfaite comme elle est dans sa désuétude. C'est une petite histoire de la pensée française, du sentiment français, du goût français. De la petite pissotière à deux places, au carrefour, jusqu'au lavoir, un peu plus haut, c'est un pur chef-d'œuvre. Elle a été rabotée, rapiécée, morceau par morceau, mais elle n'a pas changé” (H. Miller cité in : P. Pia : *Feuilletons littéraires 1965-1977*; Fayard, 2000, p. 802-803).

### **Rue du Tourniquet Saint-Jean**



Sur le plan de Turgot, la rue du Tourniquet-Saint-Jean correspond à la rue du Pet-au-Diable, qui prolonge la rue du Martroi et passe derrière l'église Saint-Jean-en Grève.



“La rue du Tourniquet-Saint-Jean, naguère une des rues les plus tortueuses et les plus obscures du vieux quartier qui entoure l'Hôtel de ville, serpentait le long des petits jardins de la préfecture de Paris et venait aboutir dans la rue du Martroy, précisément à l'angle d'un vieux mur maintenant abattu. En cet endroit se voyait le tourniquet auquel cette rue a dû son nom, et qui ne fut détruit qu'en 1823, lorsque la ville de Paris fit construire, sur l'emplacement d'un jardinet dépendant de l'Hôtel de ville, une salle de bal pour la fête donnée au duc d'Angoulême à son retour d'Espagne. La partie la plus large de la rue du Tourniquet était à son débouché dans la rue de la Tixeranderie, où elle n'avait que cinq pieds de largeur. Aussi, par les temps pluvieux, des eaux noirâtres baignaient-elles promptement le pied des vieilles maisons qui bordaient cette rue, en entraînant les ordures déposées par chaque ménage au coin des bornes. Les tombereaux ne pouvant passer par là, les habitants comptaient sur les orages pour nettoyer le rue toujours boueuse, et comment aurait-elle été propre ? Lorsqu'en été le soleil dardait en aplomb ses rayons sur Paris, une nappe d'or, aussi tranchante que la lame d'un sabre, illuminait momentanément les ténèbres de cette rue sans pouvoir sécher l'humidité permanente qui régnait depuis le rez-de-chaussée jusqu'au premier étage de ces maisons noires et silencieuses. Les habitants, qui au mois de juin allumaient la lampe à cinq heures du soir, ne les éteignaient jamais en hiver. Encore aujourd'hui, si quelque courageux piéton veut aller du Marais sur les quais, en prenant, au bout de la rue du Chaume, les rues de l'Homme armé, des Billettes et des Deux Portes qui mènent à celle du Tourniquet-Saint-Jean, il croira n'avoir marché que sous des caves. Presque toutes les rues de l'ancien Paris dont les chroniques ont tant vanté la

splendeur ressemblaient à ce dédale humide et sombre où les antiquaires peuvent encore admirer quelques singularités historiques (...).

À l'exception de deux grandes portes et de la boutique obscure d'un ferrailleur, il n'existait à cette époque, dans la rue du Tourniquet, que des fenêtres grillées qui éclairaient par des jours de souffrance les escaliers de quelques maisons voisines” (*H. de Balzac : Une double famille ; La Comédie humaine, Seuil, coll. l'Intégrale, 1956, t. 1, p. 410*).

### **Boulevard de Strasbourg**

“Août 1855. - Le boulevard de Strasbourg a l'air de la grande artère d'une Californie improvisée. Toutes sortes d'industries logées dans des maisons ébauchées, beaucoup de restaurateurs ; mouvement de piétons. Une petite fille de douze ans, grosse, avec un énorme ventre, promenant une toute petite chienne grosse. Caractère un peu alsacien des promeneuses ambulantes. Passage où on loue un vêtement pour soirée : *L'habit noir, 3 francs ; de la plus grande fraîcheur, 5 francs*” (*E. et J. de Goncourt, Journal 1851-1865 ; coll. Bouquins, 1989, p. 145*),

### **Rue de la Tour-des-Dames**

“La rue Saint-Lazare (...) est tout de suite dominée par un terrain si escarpé qu'il est malaisé d'y construire. Et sur une profondeur de cent mètres ce ne sont que jardins grimpants, terrasses, tonnelles et gloriettes. En haut des jardins, de très bonnes demeures : celle, si je ne me trompe, qui fait angle avec la rue La Rochefoucauld (abrupte, impraticable, interdite aux voitures) fut habitée, sous le Premier Empire, par les Murat. Tout à côté, l'hôtel plus modeste où vécut et mourut Talma, le tragédien que Napoléon traitait en ami. Ces demeures ouvraient en arrière sur une rue qui, prenant avec douceur l'oblique de la pente, donnait un accès commode aux voitures : la rue de la Tour-des-Dames. Elle garde son vieux nom qu'elle dû à une tour ancienne dont on voit encore la silhouette sur le plan cavalier dessiné par Turgot le père, en 1735. Ainsi se trouve tracé une sorte d'angle, d'impasse, de retrait, où les remous parisiens ont été très long à se faire sentir ; si vous voulez une autre image, une longue baie protégée” (*D. Halévy : Pays parisiens, 1932 ; Grasset, 2000, p. 74-75*).

### **Rue Tournefort**

“J'ai habité la rue Tournefort, affreuse, triste, une espèce de maison, presque cité populacière. Je pouvais regarder, de mes fenêtres, sur la cour, un logement d'un

corps de bâtiment faisant aile, ce pitoyable Han Ryner, marchant de long en large dans une pièce, pour accoucher de ses élucubrations. J'aimerais mieux vivre dans une cabane sur un terrain vague que de retourner dans une maison de cette sorte. Je n'y suis resté qu'un ou deux termes” (*P. Léautaud, Lettre à André Billy, 8 avril 1944; Correspondance, Ed. 10-18, 2001, p. 1009*).

### **Rue de Trévis**

“15 novembre 1974. - Rue de Paradis avec Eric pour acheter des verres. Un magasin après l'autre tout étincelants de cristal. Baccarat, Saint-Louis, etc. La belle rue étroite, vivante, puis la rue de Trévis encore plus belle avec la place ornée d'une fontaine qu'entourent de petits arbres, que tout cela me paraît plaisant et fragile, mais qu'en restera t-il dans dix ans ? Le ciel gris, l'ondée, tout cela c'était le Paris d'autrefois” (*J. Green, La Bouteille à la mer, Journal 1972-1976 ; Biblioth. de la Pléiade, O.C., t. 6, p. 197*).

### **Eglise du Val-de-Grâce**

“Je n'ai pas la prétention d'y entendre grand-chose, mais je sais que lorsqu'on arrive par la rue Saint-Jacques à la petite place qui s'étend en arc de cercle devant le Val-de-Grâce, on ne peut faire que s'arrêter tout à coup, si les rayons de la lune tombent droit sur le dôme de l'église. Cela, je l'ai vu l'autre nuit. Comme un vaste écran noir, la façade restait dans l'obscurité avec ses frontons, ses colonnes et le ruban froncé de ses corniches, tous les falbalas d'un style merveilleusement suranné, tandis qu'en arrière de ce morceau d'éloquence une espèce de miracle avait lieu : la coupole s'évanouissait dans la lumière qui semblait en changer la substance. C'était comme si ce dôme s'était mué en verre et l'on s'attendait presque à voir les étoiles briller à travers cette architecture de songe (...). Rivé sur place par la beauté de ce dôme aérien, je le voyais reculer au fond d'un ciel transparent et revêtir tout à coup un air de splendeur presque orientale, puis il grandit jusqu'à remplir la voûte nocturne et, devenu d'un noir d'encre, par le subit passage de nuées, offrir à ma vue les majestueux contours d'une basilique romaine. La gamme de cette transformation appelait irrésistiblement l'idée d'une sorte de musique que seul l'esprit pouvait saisir” (*J. Green, Divagation nocturne, 1946 ; O.C., Biblioth. de la Pléiade, 1973, t. 2, p. 1150*).

### **Rue Vandamme**

“Nous revenions, au fil paisible de notre rue Vandamme. Une foule de petits hôtels ouvraient, au raz du trottoir, leurs corridors obscurcis par les vapeurs de la friture. Et soudain, comme une fanfare, éclatait l'odeur des écuries : sueur des chevaux, crottin torride, fumier, rafales de l'ammoniac exaltées par les grands vols de mouches bleues.

Après cette explosion symbolique, la rue s'achevait dans le fade et le doux : les bains publics et le lavoir à drapeau de zinc lâchaient au passage une bouffée moite et savonnée. Puis, tout d'un coup, houleuse comme un bras de mer, s'ouvrait l'avenue du Maine, parcourue par le vent du nord. On apercevait, de l'autre côté, un bref tronçon de rue Vandamme, enclavé par erreur dans le quartier de la Gaîté” (*G. Duhamel, Le Notaire du Havre in : Chronique des Pasquier ; Mercure de France, 1933 ; rééd. Omnibus, 1999, p. 52-53*).

“Il existait, rue Vandamme, une maison en retrait, et le bitume du trottoir, soudainement élargi, était propice aux jeux des gamins. En 1931, on pouvait admirer encore cette plage nette et spacieuse. Jean Roubier, photographe insigne, en avait, à ma prière, pris un cliché qu'il doit encore conserver dans son iconothèque. Ce magnifique terrain de jeu ne se voit plus aujourd'hui. D'ailleurs, dans ce quartier autrefois si riche d'enfants, règne un silence maladif” (*G. Duhamel, Inventaire de l'abîme ; Paul Hartmann, 1944, p. 12*).

### **Place des Vosges**

“Parmi les endroits privilégiés, le plus connu sinon le plus visité est la place des Vosges. Mystérieuse destinée des grandes choses. Jadis, tout Paris a déferlé sous les arcades basses qui servent de ceinture. Le roi et la reine y avaient leur pavillon (...). mais, la Révolution ayant passé, quelle chute de silence ! En vain Rachel puis Théophile Gautier ou Victor Hugo ont-ils tenté de rendre à l'enclos déserté une vogue éphémère : eux partis, un abandon définitif s'est appesanti sur ce lieu plein d'histoires. Aujourd'hui, les hôtels muets entourent un maigre square avec kiosque sans musique. Là où se battirent autrefois les ligueurs et les mignons, de futurs boutiquiers jouent au cerceau ou salissent le gravier de leurs ordures. Ne viennent plus que des habitués du quartier, de petites gens qui se saluent comme sur un mail de province. Une paix mélancolique et morne s'exhale des arbres maigres, des bancs mal tenus, du pavé verdissant. Et, n'était le grondement continu du quartier Saint-Antoine, invisible quoique si proche, on pourrait se croire dans une sous-préfecture” (*E. Estaunié : L'Ascension de M. Baslèvre, 1920, cité in : B. Centorame : Société et vie littéraire au XIXe et XXe siècles, “De la place Royale à la place des Vosges”, Action artistique de la Ville de Paris, 1997, p. 122*).